Les exportations ont été de 4,160,593 fr., savoir :

Marchandises du crû de la colonie		3,381,226
Marchandises provenant de l'importation		779,367
Le mouvement d'entrepôts, compris dans les importations et exportations, a été de 920,924 fr., ainsi répartis :		
Marchandises entrées dans les entrepôts		384,026
Marchandises sorties	pour la consommation locale.. 166,588	536,898
	pour l'exterieur 370,310	

CHRONIQUE LOCALE.

Bien que la nouvelle de l'élévation de Mgr. Bernet, archevêque d'Aix, à la dignité de cardinal, ait été démentie par l'*Ami de la Religion*, nous pouvons assurer que Mgr. l'archevêque d'Aix a reçu ces jours-ci la lettre dans laquelle M. le ministre des cultes lui annonce que le Pape vient, sur la demande du gouvernement français, de lui conférer le titre de cardinal. Le nouveau prince de l'église a reçu dimanche les félicitations du clergé d'Aix.

— Avant-hier lundi le Grand-Théâtre donnait *Lucie de Lammermoor*, et Duprez jouait le rôle d'Edgard. Notre public, qui depuis plusieurs années soupirait sans succès après le moment où il lui serait donné d'entendre ce ténor dont les cent bouches de la renommée proclamaient le talent hors ligne et les immenses triomphes, n'a pas manqué de se porter en foule à cette représentation. On se félicitait de pouvoir enfin, un peu tard, il est vrai, prendre sa part de l'un des plus grands engouements de notre époque. La recette a dû être considérable si nous en jugeons par l'aspect brillant de la salle et par l'élévation du prix des places ; nous regrettons de ne pouvoir en publier le chiffre exact, puisqu'il est d'usage aujourd'hui d'exprimer par des formules arithmétiques la force d'attraction des spectacles et le degré d'enthousiasme manifesté par le public. Sous ce rapport, sans doute, la soirée n'a rien laissé à désirer à l'administration et à l'artiste voyageur ; a-t-elle été aussi satisfaisante pour les spectateurs qui s'attendaient à trouver dans Duprez les admirables qualités de voix et de style qui lui ont valu le sceptre du drame lyrique sur la scène du Grand-Opéra ? Oui, si l'on ne le considère que sous le rapport de la science musicale, de la méthode, du talent dramatique, de l'habileté souveraine qu'il déploie dans l'exécution de ses rôles ; non, disons-le franchement, si l'on exige de lui la beauté et le charme de la voix qui contribuèrent si puissamment à ses premiers succès. On ne saurait concevoir mieux que Duprez le rôle d'Edgard, déployer plus de grace, plus d'intelligence dans les détails, plus d'énergie et de passion dans les passages à effet ; c'est bien l'artiste de premier ordre, un des maîtres de la scène ; pourquoi faut-il que pour rendre les nuances délicates de son chant, il n'ait plus à son service cet organe charmant, velouté, flatteur, qui exerçait sur les ames une séduction irrésistible ? Tel qu'est en ce moment Duprez, et malgré les pénibles efforts qu'on lui voit faire pour atteindre la note rebelle, il est encore le chanteur le plus éminent de l'école française ; mais son talent, que tout le monde proclame, n'empêche pas le public d'éprouver une sensation douloureuse à l'aspect de cet artiste célèbre qui consume ce qui lui reste de forces dans la lutte désespérée de sa volonté contre l'impuissance de son organisation. Toutefois Duprez a été sincèrement et chaleureusement applaudi à plusieurs reprises ; il a été rappelé deux fois, et nous félicitons sincèrement le public d'avoir fait preuve dans cette circonstance d'autant de bon goût que de courtoisie. Il a montré par ces témoignages de haute bienveillance qu'il attachait le plus grand prix à l'immense talent de l'artiste, et qu'il ne laisse pas de considérer sa présence parmi nous comme une fortune pour le Grand-Théâtre.

Ce soir Duprez jouera le rôle d'Éléazar dans la *Juive*.

La société d'assurance mutuelle contre l'incendie, autorisée par ordonnance royale et établie à Marseille depuis vingt ans, a l'honneur de prévenir le public qu'attendu l'état prospère de ses finances, son conseil d'administration a décidé à l'unanimité de diminuer, à compter du 1er janvier 1846, les primes des quatre classes des immeubles assurés par elle, de cinq centimes par mille francs.

Le conseil espère qu'à la fin de chaque période quinquennale, il pourra opérer un dégrèvement semblable sur chaque classe.

DÉPARTEMENTS.

BAYONNE, 2 *novembre*. — M. Laurent a donné vendredi soir une première séance d'expériences au théâtre. Son sujet, Mlle Prudence, est une jeune fille dont l'éducation magnétique a sans doute été faite par M. Laurent dans le but de faire des expériences publiques qui laissassent au doute le moins de place possible. M. Laurent s'est donc attaché seulement à travailler le cerveau de son sujet de manière à ce qu'il recueillît, avec la délicatesse et l'exaltation dont seul est capable un sujet magnétique, toutes les sensations qu'il a éprouvées lui-même, et qu'il reproduisît toutes les images qu'il se crée. Les expériences faites par la somnambule de M. Laurent découlent toutes de ce principe : c'est la glace où se réfléchit tout le travail intellectuel du maître. Si M. Laurent donne ici un cours de magnétisme, comme on le dit, nous expliquerons plus en détail sa méthode. Nous allons passer aux faits, pour donner au public une idée de ce que nous avons vu.

Prudence est en crise. Un amateur ou plusieurs amateurs se concertent avec M. Laurent et lui disent de la faire marcher sur un brasier. Le magnétiseur se recueille ; il est placé à deux pas en arrière du sujet, qui est assis. Bientôt vous le voyez s'agiter, se lever, marcher; mais il retire vivement le pied en poussant un gémissement. « Ça me brûle, dit-il ; c'est du feu. Je ne puis y marcher. »

On demande en particulier au professeur de faire prendre à son sujet la position de Jeanne-d'Arc sur le bûcher. M. Laurent poétise, dramatise comme il l'entend, dans sa pensée, le supplice de la vierge de Domremy. Prudence se lève, laisse tomber ses mains derrière le dos, comme si elles étaient attachées à un poteau. La douleur atteint son corps, la fumée l'étouffe, ses narines se dilatent, la mort s'empare de tout son être; elle expire dans une horrible agonie, elle a même pleuré.

Nous pourrions pousser à l'infini les expériences qu'on a faites et celles qu'on pourrait faire dans cet ordre d'idées. On donne un verre d'eau à Prudence ; un amateur veut que ce soit du vin de Champagne : le magnétiseur, avec sa puissante baguette, donne à l'eau le goût du champagne.

On a regretté que les amateurs qui se sont évertués à donner les sujets des situations dramatiques, aient tous, et comme pour renchérir les uns sur les autres, choisi ce qu'il y a de plus noir, de plus sombre. Pendant l'expérience, le pauvre sujet endure réellement la douleur, les angoisses qu'il exprime ; c'est une pauvre machine livrée à toutes les grandes misères de l'humanité. Avec Prudence, on pourrait faire mieux que M. Laurent ; peut-être dans certains cas une organisation plus artistique que la sienne obtiendrait des tableaux plus frappants, plus saisissants, mais non plus concluants. Nous avons vu des magnétiseurs aussi forts que M. Laurent ; mais il est le premier qui jusqu'ici ait eu la pensée de dresser son sujet pour des expériences qui puissent défier toutes les conjectures, tous les doutes.

Avec un sujet aussi impressionnable que celui qu'il possède, il peut facilement faire un grand nombre d'adeptes dans des séances particulières. C'est un mécanisme merveilleux disposé à se mouvoir par une volonté tant soit peu prononcée : *Sezame*, ouvre-toi !

Il y a ici, dans le 60me. régiment, un soldat qui a servi de sujet pendant quatorze ans à Ricard, et qui a conservé tout le sens magnétique ; il ferait des choses que Prudence ne ferait pas, et réciproquement, car il n'y a pas deux somnambules qui se ressemblent. Ce soldat a été dressé par un homme pratique ; Prudence l'a été dans un autre but. Les facultés d'un somnambule ne sont pas universelles ; il n'est que ce que l'éducation magnétique le fait : il grandit ou il baisse selon la disposition dans laquelle se trouve le magnétiseur, qui est le véritable écuyer. (*Phare de Bayonne.*)

PARIS, 1er *novembre*.

Le *Moniteur* publie un résumé analytique du tableau général du commerce de la France avec ses colonies et les puissances étrangères pendant l'année 1844.

Le commerce général de la France avec ses colonies et les puissances étrangères a porté en 1843 sur une valeur de 2,340 millions, soit 161 millions de plus qu'en 1843.

Le commerce extérieur par mer figure pour 1,658 millions, et le commerce par terre pour 682 millions.

Il a été transporté par navires français	764 millions.
Par navires étrangers	894 millions.

Les 764 millions transportés par notre marine se partagent, savoir :

Navigation réservée, 250 millions. —Navigation de concurrence, 514 millions.

Les Etats-Unis ont importé en France pour 143 millions, l'Angleterre pour 236 millions, dont 145 millions de commerce général et 91 millions de commerce spécial. A aucune époque les importations de Belgique en France n'ont atteint un chiffre aussi élevé qu'en 1844 : il a été de 124 millions ; c'est 22 millions de plus qu'en 1843 et 42 millions de plus qu'en 1839. La Russie nous a envoyé pour 93 millions.

Les exportations aux Etats-Unis donnent un chiffre de 263 millions.

Le mouvement général des entrepôts s'est élevé à 9,496,528 quintaux métriques de marchandises de toute nature évaluées à 664 millions. Sous le rapport du poids, c'est un excédant de 100,236 quintaux métriques ; sous le rapport de la valeur, c'est une diminution de 22 millions.

— On assure que de nombreuses graces vont être accordées prochainement à des détenus politiques de toutes les opinions.

— Un journal de Sidney, du 2 juillet, arrivé en Angleterre, nous apprend que le conseil législatif de l'Australie méridionale a déclaré franc le port d'Adélaïde.

— Le système des télégraphes électriques fait de rapides progrès en Amérique, où l'on s'occupe de l'établir sur un parcours de 520 milles. Il y aura, dès le mois de janvier prochain, 220 milles en exploitation.

— Les travaux de la cathédrale de Cologne continuent d'être poussés avec la plus grande activité. Déjà les principaux ouvrages approchent de leur terme. Ce sont la construction des voûtes de la nef et celle des quatre portails latéraux ; les nombreuses peintures à fresque de l'intérieur sont entièrement achevées.

— Une concession définitive vient d'être accordée à la compagnie des chemins de fer du royaume des Deux-Siciles. La nouvelle en est parvenue jeudi par une lettre de M. le duc de Serra-Capriola.

— On cite parmi les artistes qui ont l'intention de concourir au monument qui va être élevé au colonel de Montagnac et à ses 450 braves, MM. David d'Angers et Pradier, qui, malgré leur haute position, consentent à se soumettre au jugement du jury.

— C'est S. M. l'empereur du Brésil qui doit être le parrain du prochain enfant dont doit accoucher Mme. la princesse de Joinville. Cet enfant sera tenu sur les fonts baptismaux par un fondé de procuration.

— Le sous-lieutenant de Canclaux, qui vient de mourir en Afrique à la suite d'une fièvre pernicieuse qu'il a gagnée en rendant les derniers devoirs à son chef, M. le colonel Berthier, était petit-fils du brave général Canclaux, qui servait en 93 sous la république.

— On assure que M. Rossi vient d'être décoré par le Saint-Père de l'ordre de St.-Grégoire-le-Grand.

La décoration de cet ordre est ordinairement regardée comme un honneur insigne.

NOUVELLES ET FAITS DIVERS.

Un journal espagnol raconte l'histoire suivante, qui nous a paru de nature à piquer la curiosité de nos lecteurs, d'autant plus que la plupart d'entre eux se rappellent en avoir vu le héros à Marseille :

« Emmanuel Carsy était un noble jeune homme de vingt et quelques années, déployant naguère à Alicante l'étendart de l'insurrection à la tête d'un escadron de cavalerie dont il était le chef. Manuela Pastor, sa maîtresse, brune fille de Madrid, aux grands yeux noirs, avait brodé cet étendart, qui, porté par des mains avides de combats, par un brillant chevalier ivre d'amour et soupirant pour la liberté, devait opérer des merveilles.

« Malheureusement le sort des armes est inconstant, et souvent la victoire du côté de l'oppression. Carsy et les siens, quel que fût leur bon droit ou leur faute, nous ne discutons point ici, furent vaincus et contraints, pour la plupart, à s'expatrier.

« Carsy réunit quelques milliers de francs, vint à Marseille, d'où il fit voile pour Alger, et où le suivit l'amie de son cœur.

« Habitué à vivre dans l'aisance, il voulut faire à Alger ce qu'il faisait en Espagne : ne réfléchissant pas assez que ses ressources pécuniaires avaient diminué en même temps que son étoile avait pâli, il acheta des chevaux, loua un riche appartement, et afficha, avec dona Manuela, un luxe qu'il n'était pas en état de soutenir. En effet, au luxe succéda bientôt la misère, et Carsy, réduit aux expédients, se fit directeur et jeune-premier d'un théâtre espagnol dont Manuela devint la prima-donna.

« Les Français sont généralement bons et généreux, mais ils veulent qu'on les amuse, et le théâtre espagnol les ennuya. De là peu de succès, quelques dépenses, et aucun moyen d'y suffire. Carsy devint triste et morose, et Manuela trouva qu'il n'était plus aimable.

« Un certain Ximeno, ancien capitaine et aussi réfugié, mais appartenant à un autre parti que le jeune-premier, s'était également fait acteur, et vivait en assez bonne intelligence avec Carsy, malgré la dissidence de leurs opinions politiques. En Algérie il n'y a plus d'opinions diverses ; il semble qu'en abordant cette terre, on perd le souvenir de ses pensées d'outre-mer et des sottises de toutes sortes qu'elles faisaient commettre.

« Ximeno devint amoureux de Manuela, et Manuela, fatiguée des chagrins de Carsy, négligea ce dernier et se jeta dans les bras de Ximeno ; grande fut sa faute, car elle excita la jalousie de l'ancien chef d'escadron, jalousie terrible, jalousie d'Espagnol, et qui ne pouvait avoir pour résultat qu'un crime.

« Des plaintes et des recriminations furent la suite de cette intrigue ; Carsy se livra même à des actes de violence envers Manuela, et M. le procureur du roi, à qui des dénonciations furent portées, dut plusieurs fois intervenir d'une manière paternelle.

« Malgré cette intervention, des provocations en duel furent faites et acceptées. A plusieurs reprises les ennemis allèrent sur le terrain, et chaque fois, réconciliés en apparence par leurs amis communs, ils se retirèrent sans croiser le fer.

« Manuela avait complétement abandonné Carsy et paraissait vivre dans la plus grande intimité avec Ximeno.

« Un soir, c'était au mois de juin dernier, Carsy vit sur la place Royale Manuela et Ximeno se promenant ensemble ; un accès de jalousie terrible s'empare de lui, et il conçoit aussitôt un projet atroce. Il court chez lui, ouvre sa garde-robe d'artiste et y trouve facilement un travestissement complet; une énorme barbe postiche achève de le déguiser, et il sort.

« Bientôt il parvient à retrouver les deux amants, qui avaient quitté la place. Il les rejoint sous les arcades de la rue Bab-el-Oued. Armé d'un petit couteau à lame aiguë, et surprenant lâchement par derrière ses deux victimes, il plonge son instrument de mort dans le flanc droit de son rival, le retire et le replonge aussitôt dans le sein de son ancienne compagne, puis prend précipitamment la fuite.

« Son action est remarquée par plusieurs personnes, que la peur empêche de se mettre à sa poursuite ; il est même parfaitement reconnu malgré son déguisement, et, s'il n'a pas été saisi, nul doute ne peut exister sur sa culpabilité.

« Ximeno ne tarda pas à expirer; quant à Manuela, la blessure qu'elle avait reçue était peu profonde, faite peut-être d'une main devenue tremblante après l'accomplissement d'un premier crime ; elle ne mit pas même les jours de cette femme en danger.

« Carsy, l'ancien chef d'escadron proscrit, se rendit par terre à Oran ; il n'avait rien de plus à redouter des Arabes que de la justice, et sa main ensanglantée lui donnait le courage d'affronter les dangers qu'il pouvait courir dans un pareil voyage.

« Arrivé à Oran, où il ne pouvait rester long-temps en sûreté, il se rendit secrètement avec un de ses compatriotes, patron de barque, à Gibraltar. Là encore il ne pouvait conserver sa liberté, car une loi locale veut que tout étranger soit obligé, non seulement de se faire connaître, mais encore de justifier de ses moyens d'existence ; et, d'une part, dans le dénuement, de l'autre, proscrit et assassin, il lui était difficile de satisfaire à cette double exigence. Aussi ne le fit-il pas, mais par des moyens qu'il nous est difficile d'indiquer, parvint-il à fuir encore et à se réfugier sous un autre hémisphère.

« C'est là qu'il est aujourd'hui, ignorant sans doute qu'il a été reconnu coupable par la justice d'Alger, et ignorant surtout que la cour royale de cette ville l'a condamné à la peine de mort. »

Bourse de Marseille, du 4 novembre

Chemin de fer de Marseille à Avignon, fin courant		— 1005 —
— —	fin prochain	1005 —
— —	Vierzon	740 —
— —	Amiens à Boulogne	580 —
— —	Orléans à Bordeaux	662 50
Banque de Marseille		1800 —
Obligations de la ville		1020 —

CHEMIN DE FER DE LYON A AVIGNON.
Compagnie de Chasteilux.

MM. Folsch et Comp. préviennent MM. les souscripteurs qu'en raison des deux jours fériés, le délai fixé pour les versements est prorogé jusqu'au 8 novembre. 2726—

GRANA ANGELICA, ou le *Purgatif Anderson*, dégage les organes de toutes les humeurs, bile, phlegmes, glaires qui font obstacle au libre exercice des fonctions.—La boîte scellée par un timbre royal qui porte sur un fond rouge : J.-B.-J. JOHNSON CHIMIST, DRUGGIST. Se vend intacte 2 fr., chez tous les droguistes et pharmaciens de Paris, et rue Caumartin, n. 1. (2466)—C2

L'éditeur du CICERONE MARSEILLAIS *ou l'Indicateur commercial*, prie MM. les fabricans, negocians et commerçans qui changeraient de domicile ou qui formeraient de nouveaux établissemens, de vouloir bien lui en donner connaissance au bureau du *Sémaphore*, rue Canebière, 19.

Le CICERONE paraîtra du 15 au 20 décembre prochain, il recevra cette année de nouvelles augmentations et ne laissera rien à désirer sous le rapport de l'exactitude des adresses commerciales, administratives et autres dont-on, a journellement besoin.

L'auteur a appris de nouveau avec beaucoup de satisfaction, que les améliorations qu'il a apportées à son ouvrage, ont été reconnues utiles et exactes ; il tâchera par l'activité et les soins qu'il apportera à ses recherches de le rendre aussi complet que possible.

Grand-Théâtre. — Aujourd'hui 4 novembre.

Représentation de M. DUPREZ, premier ténor de l'Académie royale de musique, LA JUIVE, opéra en cinq actes de MM. Scribe et Halévy. M. Duprez remplira le rôle d'Eléazar. On commencera à sept heures.

Gymnase-Marseillais. — Aujourd'hui 4 novembre.

LA TOUR DE NESLE, drame. On commencera par le CAPORAL ET LA PAYSE, vaudeville.

Les parents et amis des familles Thomas Billon et Guiraud, qui n'auraient pas reçu de billet de faire-part du décès de M. Alexis-Joseph Billon, sont priés d'assister au convoi funèbre, qui aura lieu aujourd'hui 6 novembre, à 9 heures du matin, rue Coutellerie, 11. 2718—

croyons que l'auteur l'a beaucoup surfait ; l'autre est ce pamphlétaire qui, sous le pseudonyme de *Timon*, suit de loin et d'une façon assez équivoque, il en faut convenir, les traces et le style de son devancier. Quel droit avait-il donc à figurer dans le livre de M. Salvador? Aucun sans doute, aussi n'est-ce pas pour son agrément que celui-là y figure ; il faut croire que notre auteur etait fatigué de louer et d'admirer, car il a rudement traité ce pauvre M. Timon, ainsi qu'il l'appelle, nous devons même dire trop rudement. Ces différents morceaux sont précédés d'un essai sur la critique, duquel nous ne dirons autre chose sinon que le *Journal des Débats* l'a reproduit presque en entier, il y a un mois environ, en annonçant à l'avance l'ouvrage, alors sous presse, de notre concitoyen.

Malgré le penchant de M. Salvador à admirer et à regarder d'un œil sympathique ses personnages, penchant bien naturel, du reste, en présence des physionomies attirantes qui posaient devant lui, qu'on n'aille pas croire ; qu'il s'en tienne à l'analyse fidèle de leurs œuvres et qu'il admette, sans contrôle, leurs opinions et leurs systèmes ; nullement : ceux-là même qu'il affectionne et loue le plus, il ne se fait pas faute de les contredire et de les relever à l'occasion, et si brillant que soit un paradoxe, il ne le laisse jamais passer sans l'avoir signalé. Mais si ses décisions sont consciencieuses et véridiques, elles sont modestes et réservées. N'oublions pas de mentionner ces considérations originales et fines qui répandent, çà et là, sur les analyses de notre auteur, une agréable variété ; parfois enfin des tableaux pleins de fraîcheur et d'éclat, nés sous la plume de notre critique, pendant qu'avec MM. Villemain et Thierry, il nous guide dans les sentiers scabreux du moyen-âge, tout en démontrant que les facultés critiques ne sont pas les seules chez lui, achèvent de faire de ce livre une lecture d'un intérêt peu commun.

Parlerons-nous maintenant du style de ce livre? sans contredit, et M. Salvador aurait le droit de se plaindre si nous y manquions ; le style est en effet une des parties distinguées de son ouvrage ; par là encore, M. Salvador s'éloigne des habitudes du barreau, dont le style n'est pas toujours ni très limpide ni très précis ; celui de notre auteur est tout à la fois correct et pittoresque, clair et nerveux. Si quelque chose rappelle encore chez lui les habitudes de sa profession, c'est peut-être un excès de chaleur et de mouvement ; ce sont aussi quelquefois des périodes trop longues et trop oratoires. Après avoir blâmé ces exagérations, peu fréquentes d'ailleurs, nous ajouterons que ce n'est même pas là précisément l'allure que doit emprunter la critique, que ce n'est pas de ce ton passionné qu'il convient à un grave aristarque de porter ses arrêts ; mais l'on conçoit et l'on admet sans peine cette déviation, ou plutôt cette transformation de procédé, quand, dans les œuvres soumises à son appréciation, l'aristarque n'a la plupart du temps autre chose à faire qu'à admirer. C'est de cette façon seulement que Voltaire comprenait que l'on commentât Racine. Il ne s'agit pas de Racine, il est vrai, mais un peu d'admiration est bien permise pour la plupart des noms qui figurent dans cet ouvrage. En tout cas, si cette chaleur, si cette admiration, si cette critique affectueuse et compréhensive constituent des défauts, ce sont là des défauts bien légers et qui disparaîtront, dès que M. Salvador le voudra. Le temps, du reste, à défaut de surveillance, se chargerait à lui seul du soin de les faire disparaître. O.